

POUR UNE ETHNO-PHONOLOGIE : LE CAS DU H GASCON

Jean-Claude DINGUIRARD

Bien que sa distribution soit déficiente - le parler retenu ici ¹ ne le connaît qu'à l'initiale devant voyelle, et à l'intervocalique -, la qualité de phonème de *h* ne fait aucun doute en gascon ; elle ressort des oppositions suivantes :

- h/φ : [hardit] 'hardi' - [arēt] 'liard' ; [kuh_a] 'coiffer' - [ku_a] 'couver'.
h/p : [husèro] 'hoyau' - [pusèro] 'cheveux de la tempe' ; [ahartas] 'se goinfrer' - [apartas] 's'écarter'.
h/t : [hawré] 'forgeron' - [tawré] 'taureau' ; [gahun] 'gond' - [gatun] 'minet'.
h/k : [hāf] 'brandon' - [ka_f] 'chardon' ; [kawh_a] 'chauffer' - [kawka_a] 'copuler'.
h/b : [hêf] 'fer' - [bêf] 'aulne' ; [kòho] 'coiffe' - [kòbo] 'cave'.
h/d : [hariò] 'C 1-3 faire' - [dariò] 'C1-3 donner' ; [èskawhas] 's'échauffer' - [èskawdas] 's'échauder'.
h/g : [hariò] 'farine' - [gariò] 'poule' ; [kahèro] 'importun' - [kagèro] 'diarrhée'.
h/s : [hêf] 'fer' - [sêf] 'petit lait' ; [kòho] 'coiffe' - [kòso] 'louche'.
h/š : [hüma] 'fumer' - [šüma] 'flairer' ; [buhun] 'mulot' - [bušun]

plus de détails.

Si elle est parfois audible comme [h], la réalisation de *h* la plus commune est pourtant [ϕ]. Toutefois, les locuteurs qui ont [ϕ] comme réalisation ordinaire de /h/ sont toujours capables de le réaliser comme un souffle léger lorsqu'ils ont à articuler soigneusement ; et ceux qui réalisent habituellement [alajét'] 'fléau' sont toujours capables, en réponse à une demande incongrue (car le gascon, pour eux, n'est pas une langue écrite), d'épeler ce mot *h*, *a*, *l*, etc. Les locuteurs ont donc parfaitement conscience de l'existence de /h/, malgré sa réalisation ϕ - que nous dirons évidemment variante de *h*.

Dans la chaîne parlée, la réalisation ϕ du phonème *h* est d'ailleurs combinée en plusieurs cas avec une influence marquée sur le phonème précédent. Nous nous bornerons à des illustrations très fréquentes dans le discours :

- malgré la réalisation ϕ, dans la séquence /-V + h-/, le *h* empêche l'élision que produirait la séquence /-V + V-/: *era hauda* 'le giron' [éra awdo], *que hès* 'IP2 faire' [ké ès], mais *era auta* 'l'autre' [ér awto] et *qu'ès* 'IP2 être' [k ès].³

- malgré la réalisation ϕ, dans la séquence /-Vs + h-/, le *h* empêche la «liaison» (sonorisation du -s) que produirait la séquence /-Vs + V-/: *eras hadas* 'les fées' [érés adés], mais *eras autas* 'les autres' [érez awtés].

- Enfin il faut énumérer les avatars du /-t/ de l'article défini masculin en sandhi :

I- il devient [d'j'] devant Voyelle et /r̄-/ (puisque ce dernier est [ar̄-]) ;

II- il s'assimile totalement à une occlusive, à une latérale, à une nasale (les palatales /l'/ et /n'/ étant alors traitées comme /l/ et /n/), ainsi qu'à /w-/, initiaux du mot suivant ;

III- il reste [-t] devant /s-/ et /š-/ ;

IV- il se sonorise en [d] devant /j-/ ;

V- il devient [tš] devant /h-/, lui-même alors toujours [ϕ].

Par ailleurs, l'article pluriel *eths* est réalisé [édz] devant Voyelle, varie de [éy] à [i] devant Consonne «molle», et est [és] dans les autres cas - et par conséquent devant /h-/. On mesure donc les limites de cette ventilation apparemment si précise des réalisations : un début de mot

[éd'j'aĩ-] ne laisse jamais deviner si l'on a affaire à /ét (a)ĩ-/ ou à /ét jaĩ-/ , puisqu'en ce dernier cas le /-t/ s'accommode aussi à la légère palatalisation qui affecte très normalement la réalisation de /j-/. Parallèlement, restent indiscernables les débuts de *eth hiiu* 'le fil' et de *eth shiuilet* 'le sifflet' : [ét's'iw (-)] dans les deux cas. Toutes ces considérations ne sont pas sans intérêt du point de vue de la conception que les locuteurs ont de /h/ : indubitablement, dans ce qu'il n'est peut-être pas trop présomptueux d'appeler la phonologie populaire, les locuteurs ont conscience que *h* est un phonème assez en dehors du système ; que c'est une consonne, plutôt sourde ; et qu'enfin la seule affinité qu'on puisse lui trouver est avec /š/.

*
* *

La question des affinités de *h* me semble mériter d'être explorée plus en détail. Du point de vue de la phonologie diachronique, par exemple, ne peut-on imaginer que la vérité du système gascon sera entrée parfois en conflit avec sa réalité ? Et ce heurt ne nous permettra-t-il pas de récupérer certaines « bavures », inexplicables autrement ?

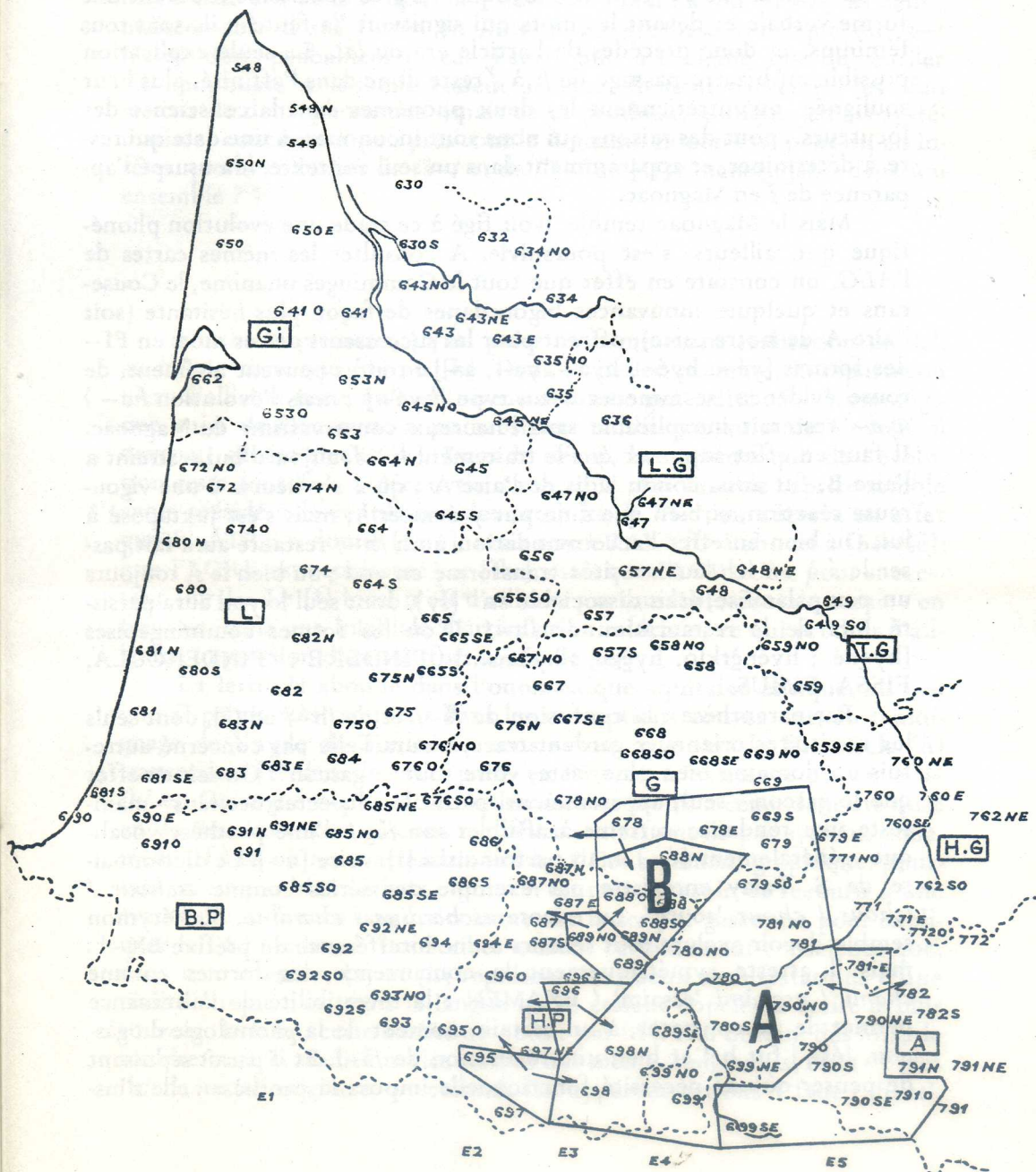
Certes, il n'est sans doute pas très révélateur de constater que, dans les Cadastres de la haute vallée du Ger, le NL *Coret deth Hòu* (littéralement : 'petit col du fou') apparaît sous la forme *Couret de Cho* : des scribes étrangers au pays et à son langage ne sont jamais chiches de mécoupures désinvoltes en ce domaine . Mais il apparaît plus inquiétant que des indigènes, placés devant un test d'écriture, pratiquent en plusieurs cas le même genre de « fautes », et écrivent assez systématiquement, par exemple, *Chaouré* pour *haure* 'forgeron'. La simple soumission aux faits incite à se demander si, dans l'analyse du sandhi *eth + h-* en [étš + ø-] telle que nous l'avons pratiquée plus haut, ne réside pas une erreur du linguiste ; s'il ne serait pas plus exact de l'interpréter comme [ét + š-], ou [š] serait un allophone de *h*. Une telle analyse pourrait s'appuyer sur l'histoire ; car, indubitablement, il a existé en certaines variétés du gascon une tendance à faire passer *h* à *š*, un certain nombre de mots nous en gardent aujourd'hui encore le témoignage.

C'est ainsi qu'on attend du latin *FINDERE* qu'il aboutisse au gascon [héné] : et telle est bien la forme canonique que nous montre l'*ALG* I, 128. Toutefois le Magnoac (aire B de notre carte) est unanime à pratiquer la forme aberrante [šéné], sans qu'on soit en droit de supposer un autre étymon que *FINDERE*, puisque la même aire montre que les successeurs de *FIMUS* (*ALG* II, 246) ont également [šé-] à l'initiale. Dans le cas de ces mots, il serait évidemment tout à fait inopportun d'invoquer quelque mécoupure pour justifier le passage de *h* à *š*. D'abord parce que le Magnoac est tout à fait en dehors de l'aire du sandhi

Aire A : Fĭ- > [(h)yé-, (hy)a-]

Aire B : Fĭ- > [šé-]

(d'après ALG : I, 128, 139; II, 246)



décrit plus haut : /-t + h-/ y est réalisé [-t + h-] (cf. ALG 6, 2433) ; ensuite parce que notre aire B déborde assez largement l'aire de l'article « pyrénéen » *eth* : on y dit *lo* au Nord, et il serait gratuit de supposer un déplacement d'isoglosse dans l'aréologie des articles ; enfin, si une mécoupure par l'article masculin *eth* est à la rigueur imaginable devant les successeurs de FIMUS, on l'invoquerait plus malaisément devant une forme verbale et devant les mots qui signifient 'la fente' : ils sont tous féminins, et donc précédés de l'article *era* ou *la*... La seule explication possible au bizarre passage de *h* à *š* reste donc dans l'affinité, plus haut soulignée, qu'entretiennent les deux phonèmes dans la conscience des locuteurs : pour des raisons qui nous sont inconnues, à une date qui reste à déterminer, et apparemment dans un seul contexte, *h* a usurpé l'apparence de *š* en Magnoac.

Mais le Magnoac semble avoir figé à ce stade une évolution phonétique qui, ailleurs, s'est poursuivie. A consulter les mêmes cartes de l'ALG, on constate en effet que tout le Comminges unanime, le Couserans et quelques mouvances bigourdanes de façon plus hésitante (soit l'aire A de notre carte), offrent pour les successeurs de ces mots en FIDES des formes [yé-, hyé-, hya-, ya-, a-] : toutes peuvent aisément, de toute évidence, se ramener à un type [hyé-] ; mais l'évolution *hé-* > *hyé-* resterait inexplicable sans l'heureux conservatisme du Magnoac. Il faut en effet supposer que le traitement *h* > *š*, aujourd'hui restreint à l'aire B, fut aussi connu jadis de l'aire A ; qu'il s'y heurta à une vigoureuse réaction, si bien que *š* ne put y évincer *h*, mais s'est juxtaposé à lui. Ou bien en effet l'accommodation à un /h-/ restauré aura fait passer le *š* à un ich-laut aussitôt transformé en yod ; ou bien le *š*, toujours un peu palatalisé, était dissociable en *[šy], dont seul le yod aura persisté lors de la restauration de /h-/. D'où les formes commingeoises [hyéné ; hyénèrklo, hyézo ; hyéms...] < FINDERE ; *FINDERCULA, FISSA, FIMUS.

Par parenthèse : la confusion de /š-/ et de /h-/ en [š], dont seuls les territoires orientaux gardent trace, n'aurait-elle pas concerné autrefois un domaine bien plus vaste, voire tout le gascon ? On sait en effet que le gascon - seul, apparemment, parmi les dialectes occitans - manifeste une tendance certaine à affubler son /š-/ d'une prothèse vocalique -généralement [é-], mais parfois aussi [i], voire [a-]. Le dictionnaire de S. Palay enregistre par exemple des séries comme *eschour* / *ichour* / *chour* 'sourd', ou encore *eschardine* / *chardine*, où l'étymon semble devoir exclure tout recours à une interférence du préfixe EX-⁴ ; mais il atteste symétriquement la concurrence des formes comme *chàmi* / *eschàmi* 'essaim' < EXAMEN : la réversibilité de l'alternance permet de le constater, à un certain moment de la phonologie du gascon, [éš-] fut bel et bien une réalisation de /š-/. Et il paraît séduisant de penser qu'une nécessité fonctionnelle imposa la prothèse : elle s'ins-

taura parce que tendait à se répandre la collusion de /h-/ et de /š-/ en [š]. Corrobores sans doute l'hypothèse ce petit exemple, emprunté à la haute vallée du Ger : 'siffler' s'y dit [šiwla], mais '(le) sifflet' y est [éšiwlét], jamais l'inverse. C'est que la forme verbale n'était guère menacée dans son initiale, tandis que le substantif, si fréquemment précédé de l'article *eth* dans le discours, devenait - comme on l'a vu plus haut - indiscernable d'une forme en /hiw-/. La prothèse vocalique du /š-/ n'avait donc probablement pas d'autre but, à l'origine, que de ventiler l'homophonie à laquelle étaient accidentellement parvenues les réalisations de deux phonèmes ; mais cette prothèse, quoique jamais systématisée, concerne à peu près tout le domaine gascon : ne peut-on en inférer que la collusion de /š-/ et de /h-/ en [š] le menaçait jadis dans son ensemble ?⁵

*

*

*

Diachroniquement, [f] se présente comme une réalisation de /h/, au même titre que [φ] ou [h]. Dans le parler examiné, la répartition n'est d'ailleurs nette qu'à un niveau de haute généralité : F- étymologique suivi de Consonne a pu subsister, tandis que suivi de Voyelle il devenait généralement [h]. Dans le détail, la systématique de l'évolution reste toutefois à découvrir, car seul le plus aimable caprice semble avoir présidé à la ventilation des produits de F- ; on observe en effet que FRATRE a donné [fray], mais que FRAXINU a abouti à [héréšé] ; que FLORE est représenté par [flu], mais que FLORIRE a pour successeur [luri]... Le [f] local n'est d'ailleurs pas une labio-dentale comme en français, mais une bilabiale d'articulation relâchée, ce qui produit d'ailleurs l'impression d'un son fort voisin de [h].

La lettre H abonde dans l'onomastique aquitaine antique, au lieu que F paraît très rarement dans les inscriptions votives ; et, au témoignage de Virgile de Toulouse, nous savons que vers le VI^e siècle [h] transcodait [f] dans le latin parlé en Bigorre. L'existence continue de /h/ en Gascogne depuis deux millénaires au moins a cependant été mise en doute : les textes gascons médiévaux n'offrent-ils pas systématiquement < f > là où nous attendrions < h > ? Cet argument graphique, pourtant, n'est pas bien sérieux : point n'est même besoin de recourir à une éventuelle influence languedocienne sur la scripta gasconne pour expliquer le < f > médiéval. Les scribes avaient certainement conscience que, dans leur vulgaire, [f] et [h] représentaient deux manifestations d'une réalité unique ; or, dans la langue qu'ils étaient appelés à écrire le plus souvent, le latin, cette réalité se notait par < f >. Nul besoin, dès lors, de rompre avec la tradition ; les scribes ont même, longtemps, écrit < f > les /h/ de toute origine : on connaît les hypercorrections < faut > 'haut',

près, avec les yeux de la mauvaise foi, on constate qu'il n'est guère de phonème dont en gascon *h* ne puisse prendre le relais ; ainsi d'après quelques rapides sondages dans l'ALG et le dictionnaire de Palay :

h, φ : *hentrar, entrar* 'entrer'.

h, p : *tauha, taupa* 'taupe'.

h, t : *harhalh, tartalh* 'éclat de rire'.

h, k : *pelòha, pelòca* 'bractées du maïs'.

h, d : *bohicar, bodicar* 'fouir'.

h, r : *henard, arrenard* 'renard'.

h, l : *hordejar, lordejar* 'souiller'.

h, m : *honzòc, monzòc* 'tampon'.

h, n : *mair boha, mair bona* 'matrone'.

Il va de soi pourtant qu'une telle liste n'offre rien qui puisse convaincre de ce rôle de phonème-à-tout-faire qu'on pourrait être tenté de faire assumer au *h* gascon ! Quantitativement, elle demeure très insuffisante à illustrer quoi que ce soit : on trouverait probablement autant d'anomalies dans n'importe quelle zone dialectale. Et du point de vue qualitatif, même si certains de ces éléments sont troublants⁷, les accidents classiques -mécoupures, expressivité, attractions paronymiques- suffisent sans doute à rendre compte, au coup par coup, de la plupart de ces aberrations.

Il est pourtant deux cas, assez abondamment attestés, où *h* semble effectivement prendre le relais de certains phonèmes :

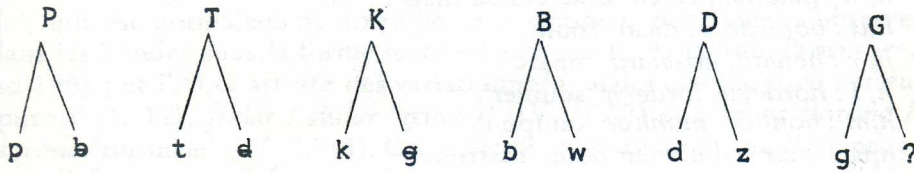
h, b : (à l'initiale) *hodicar, bodicar* 'fouir' ; *hornilhar, bornilhar* 'd°' ; *hossalhon, bossalhon* 'frelon' . (A l'intervocalique) (*a*)*hortoar, (a)**bortoar* 'avorter' ; *vitauha, vitauba* 'clématite' ... Mais la fréquence la plus nette se manifeste avec :

h, g : (à l'initiale) *ahronhar, gronhar* 'tasser' ; *hanguèra, ganguèra* 'bourbier' ; *hargalh, gargalh* 'râle' ; *hinhar, guinhar* 'guigner' ; *horona, gorona* 'fronde' ; *hurlupar, gurlupar* 'manger bruyamment'. (A l'intervocalique) *balòhas, balògas* 'flocons' ; *harhalhar, hargalhar* 'rire' ; *piharanha, pigaranha* 'mésange' ; *prehond, pregond* 'profond' ; *vitauha, vitauga* 'clématite' etc. : liste qu'il serait aisé d'augmenter.

Indubitablement, la fréquence des échanges entre *h* et *b*, et surtout entre *h* et *g* passe donc les bornes de l'accidentel. Il ne s'agit d'ailleurs pas de deux types d'échange, mais d'un seul : on connaît la possibilité qu'a le gascon de neutraliser l'opposition *b / g* (cf. Rohlfs, *op. cit.*, p.129) ; et son explication est assez simple.

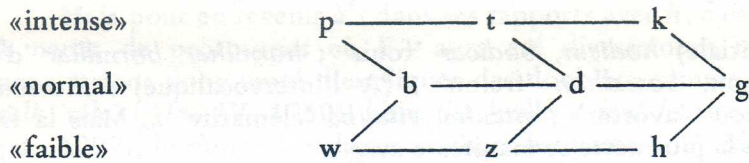
On sait qu'en gascon les occlusives sourdes latines se sont conser-

vées à l'initiale, tandis qu'elles se sont sonorisées et relâchées à l'intervocalique ; parallèlement, les occlusives sonores se sont conservées à l'initiale, mais ont montré les mêmes signes «d'affaiblissement» à l'intervocalique en devenant spirantes : PIPER aboutit à [pébé], tandis que BIBERE est devenu [béwé]. En simplifiant beaucoup ⁸, le schéma évolutif se présente donc ainsi :



où le *g* intervocalique ne disposait à priori d'aucune réalisation susceptible de marquer qu'il constituait la variante «faible» de /*g*/ : aussi est-il resté [g], sauf dans le cas justement où *h* est providentiellement venu emplir la case vide.

Bien entendu, les locuteurs n'ont pas conscience de ces correspondances étymologiques. Mais la régularité des proportions *p* : *b* :: *b* : *w*, etc. les a sans doute suffisamment frappés pour qu'on puisse déceler chez eux l'existence, au moins latente, d'un système consonantique à trois degrés — «normal», «intense», «faible» — que l'on pourrait schématiser ainsi :



C'est surtout dans certains faits de phonétique expressive qu'est mise à profit l'existence des trois degrés : 'mon Dieu !', qui est normalement [muñ d_iw], sera «adouci» en [muni_w] en emploi hypocoristique ; au contraire, 'Bon Dieu !', qui est normalement [buñ d_iw], devient [puti_w] dans l'intensité de la colère. Il serait intéressant, pour l'ethnographie du langage, que soient systématiquement recueillies les taxonomies phonétiques populaires ; mais dans le cas de *h*, sa possibilité d'utilisation comme degré «faible» de *g*, voire de *b*, permettra peut-être en outre de rectifier un certain nombre d'étymologies : il se pourrait que *cahèra* 'importun' ne soit qu'une forme adoucie de *caguèra* 'diarrhée'...

*

*

*

